
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT PAR M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

SOMMAIRE :

1. M. Bernard Lazare : *Du Népôtisme.*
2. M. Paul Adam : *Irène l'Athénienne.*
3. M. Pierre Quillard : *La Renaissance Romane.*
4. M. Henri de Regnier : *Une Anecdote.*
5. M. Francis Vielé-Griffin : *Mallarmé.*
6. Notes et Notules. (Livres, Musique, Théâtre, etc.)

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Août 1891

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN 5 francs.

Adresser toutes les communications à

M. BERNARD LAZARE, 12, Passage Nollet

En vente au numéro chez :

MARPON et FLAMMARION	:	10, Boulevard des Italiens.
id.	id.	4, Rue Auber.
id.	id.	3, Boulevard St-Martin.
id.	id.	2, Rue Marengo.
id.	id.	Galerie de l'Odéon.
LIBRAIRIE DE L'ART INDE- PENDANT	:	11, Chaussée d'Antin.
LIBRAIRIE NOUVELLE	:	15, Boulevard des Italiens.
id.	id.	3, rue de la Boétie.
SÉVIN	:	8, Boulevard des Italiens.
TRUCHY	:	26, Boulevard des Italiens.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
SAUVAITRE	:	72, Boulevard Haussmann.
TARIDE	:	16-18, Boulevard St-Denis.
JAMATI	:	7, Boulevard St-Martin.
VILDIER	:	8, Boulevard Denain.
WEIL	:	9, Rue du Havre.
TAILLEFER	:	67, Boulevard Malesherbes.
MEA	:	1, rue du Havre.
CHAUMONT	:	48, Rue de Rivoli.
LECAMPION	:	2, Passage du Saumon.
BARANGER	:	132, Rue Lafayette.
TRESSE et STOCK	:	9-11-13, Gal. du T.-Français.
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX	:	29, Rue de Trévise.
A. LEMERRE	:	Passage Choiseul.
E. PAUL	:	100, Faubourg Saint-Honoré.
CRETTE	:	Passage Véro-Dodat.
MARTIN	:	93, Faubourg Saint-Honoré.
BRASSEUR AINÉ	:	45, Chaussée d'Antin.
BRASSEUR JEUNE	:	Galleries de l'Odéon.
LÉON VANIER	:	19, Quai Saint-Michel.
GAGNÉ ET BOULINIER	:	19, Boulevard Saint-Michel.

à BORDEAUX	:	Librairie Nouvelle, 3, pl. de la Comédie.
à MARSEILLE	:	chez Aubertin, rue de Paradis.
à NIMES	:	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES	:	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE	:	chez Desoër.

Et dans les principales gares

Dépositaire général, **Librairie Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince.**

DU NÉPOTISME

On a longtemps cru, et les historiens les plus graves, comme les plus fantaisistes, ont tout fait pour accréditer cette opinion, que le Népotisme était l'apanage des gouvernements absolus. Vingt ans de république bourgeoise, devraient suffire à infirmer une telle croyance, si elle trouvait encore des défenseurs, et même cette expérience de quatre lustres peut permettre d'affirmer que jamais le Népotisme ne s'était étalé d'une façon aussi générale et aussi injustifiable.

Jadis, au temps où les fonctions étaient loyalement considérées comme des privilèges, apanages d'une classe, il devenait naturel et peut-être même, au point de vue des attaches familiales, louable de vouloir perpétuer ces fonctions dans la descendance directe ou tout au moins collatérale. C'était alors dans le principe fondamental du gouvernement que résidait le mal, et non dans ce Népotisme que le principe justifiait et nécessitait. D'autant que, fait remarquable, malgré les efforts de quelques classes pour s'assurer tous les bénéfices, les humbles génies ne faillirent pas à se manifester, et l'autorité royale, en dehors de ces intérêts de castes, savait rétablir cet équilibre qui favorisait l'accès aux dignités des Colbert et des Catinat. Cette justice, qui savait s'exercer en vue du bien général, est explicable par ce fait que le pouvoir monarchique absolu, quels que fussent ses dangers, quelque insupportables qu'en soient désormais ses lois et ses moyens, avait pour directeur une séculaire loyauté, une irréfragable franchise dans ses rapports avec ses sujets.

Avec la Révolution française, le peuple troqua une au-

torité parfois paternelle, susceptible en tous cas d'heureux retours et de bienveillance, capable à un moment donné de reconnaître ses fautes, prête même à abandonner spontanément des prébendes dont elle vivait et qui étaient sa seule défense, le peuple troqua cette autorité contre celle d'une oligarchie bourgeoise rogue, avide et cupide, l'âme ouverte à tous les bas sentiments, féroce-ment égoïste et rapace, inapte à une pensée généreuse, à une idée noble de renoncement et de dévouement. Si dans les monarchies défuntes on avait appliqué la mauvaise théorie des fiefs, et celle, plus détestable, de la foule nourricière d'un petit nombre d'élus, au moins n'avait-on jamais dissimulé ces théories sous de pompeuses déclamations libérales, sous des mots spécieux; on les avait, au contraire, professées par la bouche des historiens et par celle des philosophes, comme par celle des théologiens. Les descendants de ceux qui, pièce à pièce, avaient conquis la France par l'épée, ne pouvaient se plaire à de fallacieux discours, ni à des actes de sycophantes. Seuls, des bourgeois rancis par l'envie, affamés de domination temporelle — ces bourgeois dont tout le fiel autoritaire se concentra en M. de Robespierre — pouvaient se complaire à une norme semblable, et comme le cœur leur faillait à mettre la main sur le sceptre, comme de loyaux larrons faisant leurs dols au grand jour, ils placèrent l'hypocrisie à la base de la constitution nouvelle, et proclamèrent la *Liberté*.

Pour s'assurer la féauté du peuple, naïf et propre à se prendre aux pipeaux, ils établirent le prétendu dogme du *mérite*, celui qui devait, selon eux, assurer la franchise du quatrième état et sauvegarder son accès dans la classe dirigeante. Toutes les carrières furent dotées d'un tourniquet à la fois facile et protecteur, qui devait laisser l'entrée, à la science dûment constatée : ce fut le *concours*, gardien des grades, des administrations et des écoles, gardien des sinécures grasses, des emplois largement rétribués. Les politiciens de la caste, pour mieux masquer les intentions secrètes de leurs mandataires, s'élevèrent avec force contre les abus des siècles passés, les horreurs du despotisme, le favoritisme éhonté qui distinguait les monarchies et les empires. Ils prônèrent la liberté enfin

conquise, l'avènement du bien, la royauté du *mérite*, et, sur les monuments publics, ils inscrivirent la devise qu'ils surent chasser de leur cœur : Liberté, Égalité, Fraternité. »

Les apparences sauvegardées, les hypocrites concessions faites, le peuple endormi par les promesses et les phrases redondantes, la bourgeoisie put agir. Elle sut le faire au mieux de ses intérêts, elle apanagea ceux de ses enfants qui avaient dissipé leur jeunesse dans la crapule, et que l'avènement de l'ère nouvelle avait trouvés sans souliers. Elle fut maternelle, elle sut, comme le hibou de la fable, oublier et même louer les difformités des siens ; elle sut gré à ses fils d'avoir appris à gouverner les hommes dans les estaminets et les tripots, et, sûrement accapareuse, dans ces vingt dernières années surtout, elle étreignit le pays et nulle fonction n'existe, nulle place ne se crée sans que ses neveux n'en soient pourvus. Les autres en sont régulièrement dépossédés par la voie des concours, et l'apparente et hypocrite justice est satisfaite. Quant aux rebelles, des tribunaux sont là, faits à l'image des gouvernants qui les inspirent, et qui se protègent eux-mêmes en protégeant leurs mandants.

Ce népotisme effroyable, qui gangrène et pourrit tout, qui a fait naître des familles prébendaires accumulant entre leurs mains toutes les charges, les unes accaparant l'enseignement, les autres les travaux publics, ce népotisme, ce qui jamais ne s'était vu, s'est étendu aux lettres et, désormais, il les envahit.

Il fut d'abord restreint au journalisme, et les colonnes des quotidiens se transformèrent en bénéfiques familiaux, si bien qu'elles sont devenues inaccessibles aux véritables écrivains qui ne peuvent espérer dans un journal qu'une situation de colleur de bandes, ou de cuisinier, ou de metteur en pages. La littérature paraissait préservée de cette lèpre. De tout temps — sans tenir compte ici des enthousiasmes bourgeois pour les mauvais artistes — on avait admis, à peu près universellement, qu'il ne suffisait pas d'être frère, fils ou neveu d'un homme de talent, pour avoir du talent soi-même. Je ne sache pas qu'on ait accordé du génie, *a priori*, à Thomas Corneille, ou même à Louis Racine. Désormais, ce mode de voir paraît être

tombé dans le discrédit, et l'on demande à un écrivain, quels sont ses parents, ses amis, et s'il peut justifier dans sa famille ou dans ses relations, d'un homme ayant du talent, ou à qui l'on en a reconnu.

Le nombre est considérable des artistes jeunes, soucieux de leurs œuvres, ayant produit de bons et beaux livres, et qu'une critique de valets, la plus basse et la plus servile, comme la plus ignare qu'on ait jamais vue, laisse sans un mot de bienvenue, sans une parole d'encouragement. Si cette critique un jour parle, on regrette son silence, car, fielleusement, elle bave sur tout beau rêve d'art, sur toute pure création, sur tout être qui s'élève au-dessus de la tourbe, et qui, par cela même, en est la condamnation. Mais, lorsque le rejeton d'un dynaste anôgne quelque vague parole, quand il bégaie quelque banalité hors d'usage, tous les distributeurs de renommée lèvent haut leurs trompettes et proclament les louanges du nouveau collateur de bénéfice. Des hommes comme Elémir Bourges, je prends son nom entre quelques autres, ont vu se faire le silence autour du *Crépuscule des Dieux*, une des œuvres les plus fortes de notre génération, et aujourd'hui, M. Léon Daudet, fils d'un père qui ne sut jamais écrire, ni en français, ni même en provençal, mais qui est un haut fonctionnaire dans la littérature bourgeoise, se voit célébré et traité de grand philosophe, pour un ramas de pavvretés, de pâteuses dissertations d'élève de rhétorique, tout bouffi d'une érudition de collège.

Il est vrai que ceux-là qui louent un tel aède, ont laissé mourir Villiers de l'Isle Adam sans lui vouloir reconnaître seulement une parcelle de talent.

BERNARD LAZARE.

IRÈNE L'ATHENIENNE

Constantin Copronyme jugea qu'il ne fallait point retarder davantage les noces de son fils. Dédaignant toute autre alliance politique, il afficha partout son désir de ne point vouloir sacrifier le bonheur de Léon à des vues ambitieuses et déclara ne lui choisir pour épouse que la fille la plus belle et la plus spirituelle des Grecques.

Athènes gardait encore la renommée antique pour la finesse intellectuelle des esprits et la beauté statuaire des vierges pareilles aux Dianes et aux Pallas de ses sculpteurs. Entre toutes, alors, on vantait Irène, orpheline de famille aisée, instruite aux plus subtiles métaphysiques des Alexandrins dont maint disciple habitait la cité de Minerve, ressuscitant sous les murs du Parthénon l'académie platonicienne.

Son nom même, elle le dut à l'influence de ces sages qui l'avaient importé d'Alexandrie et aimaient à en nantir, comme d'un signe de paix, les formes esthétiques des jeunes filles.

Elle avait alors dix-sept ans; Léon vingt et un. L'empereur se décida très vite à la faire entrer dans la famille impériale. Il ne s'enquit pas autrement de sa noblesse. Car les chroniqueurs ne mentionnent pas ses ancêtres. Une seule chose l'inquiéta : Irène professait le catholicisme orthodoxe; et comme il avait subi tant d'infortunes pour soutenir son erreur contre le Pape et les miracles de Dieu, il ne lui appartenait plus de transiger en aucune occasion.

Irène invitée à reconnaître les formules du conciliabule de Constantinople, employa quelque temps en hésitations,

puis accomplit le vœu impérial, bien que, dans le fond de soi, elle gardât aux images sa vénération sentimentale.

Mais obtenir la couronne comme prix d'une renonciation extérieure, ce permettrait peut-être un jour, dans des conjonctures plus favorables, de rétablir sur l'empire entier la domination de l'orthodoxie catholique. Ainsi la conseillèrent les prêtres de son entourage et les princes de la pensée chrétienne. Elle devait réaliser leur espoir, le sien.

Quelles restrictions mentales se permit-elle en jurant sur le bois de la vraie croix et les plus puissantes reliques ?

Par delà les parvis de la basilique le trône l'attendait, les gardes, la couronne aux deux rangs de perles, aux longues bandelettes chargées de bijoux et qui battent, dans les cérémonies, sur l'incarnat avivé des joues, contre le feu plus pur des regards, devant l'enthousiasme de la foule sujette et les acclamations des dignitaires. Elle ne résista plus ; elle se savait supérieure aux meilleurs esprits, aux volontés altières. Possédant le levier d'une suprême puissance, qui l'empêcherait ensuite de modifier le monde au gré de ses théories philosophiques, d'appliquer à la mécanique sociale les axiomes et les indications de ses éducateurs, en elle-même bien autrement révévés que les potentats de la famille future ?

Pour cela il lui suffisait d'abandonner son corps aux caresses du prince de Byzance que les effigies montrent de figure affinée et malade avec les lueurs d'yeux brûlants.

Elle se soumit donc à l'hérésie. Aussitôt les honneurs impérieux lui furent décernés. On l'envoya prendre dans Athènes avec un merveilleux équipage, et une galère la conduisit jusqu'au palais d'Hieria sis sur le promontoire sortenien qui de l'Asie, fait face à la colline de Byzance.

De là, il lui fut loisible de contempler la ville de Constantin élevant entre les plaines bleues de la mer et du ciel l'étincellement de ses dômes, les dorures des flèches aux édifices, les courbures de ses rues en pavois au long des grèves mangées par la bave des flots éternels. Elle allait y régner dans la splendeur des robes aux quadra-

tures de bijoux, des mantes traînantes qu'on relève sur la main gauche soutenant le globe de l'univers asservi. Comme elle s'enivra de voir les préparatifs de fête pour son entrée dans la ville conquise par la seule force de son esprit, de sa beauté ! Quel plus grand triomphe possible, que celui-ci purement individuel et sans aucun concours !

Un empire à ses pieds, l'empire des Romains ; l'orgueil des empereurs adorés comme les anciens dieux, cela offert à la pure vertu des formes et de la spiritualité.

Il n'est pas dans l'histoire d'autre situation analogue, un bonheur aussi rayonnant dans une âme si parfaite et propre à goûter avec le raffinement d'un esprit superbe toutes les jouissances de la gloire, de la méditation métaphysique, du délire artistique devant les merveilles humaines et l'apparat de la terre.

« Ce mois de septembre, conte le sec Théophane chroniqueur ecclésiastique, Irène d'Athènes fut amenée du palais d'Hieria jusque la ville impériale sur un dromon, (sorte de légère barque construite pour passer le Bosphore). Sa suite occupait des chalandions ornés de soies magnifiques. Les hommes et les femmes des familles de premier rang vinrent la recevoir parmi un grand concours de peuple et l'accompagnèrent.

Le troisième jour de septembre le patriarche se rendit au palais, célébra les noces d'Irène et de Léon dans l'église du Phare. Le dix-septième jour de décembre, dans le Triclinium Augustal, l'impératrice Irène fut couronnée ; puis ayant cheminé de l'oratoire de Saint-Stéphane jusque Daphné, elle prit le diadème nuptial avec le Basileus Léon, fils de Constantin. »

Ils habitèrent le palais de Magnaure.

Le conte féérique où elle s'était rêvée vivre cessa dès lors. Malgré ses excellentes qualités elle ne réussit pas à dominer l'impérial époux ; et, sentant que la lutte lui serait plutôt nuisible, Irène se retira dans le Gynécée, se constitua doucement, silencieusement une cour fidèle parmi ceux des officiers et dignitaires qui, ayant sujet de médire contre le pouvoir, semblaient craindre pour le salut de leur âme parce qu'ils avaient renoncé au culte des images. La nouvelle impératrice les consola secrètement, les accueillit en une intimité particulière ; et

bientôt elle eut au palais nombre de partisans. Elle possédait de remarquables qualités de séduction, et comme elle resta fort vertueuse, les pieuses gens ne redoutèrent pas le prestige de sa beauté plastique.

Les médailles lui attribuent un corps en proportions sculpturales, noble de la majesté des déesses qu'expriment les marbres hellènes, des bras menus, ondulants, une poitrine haute et rude, une tête petite en ovale absolu où priment de grands yeux impérieux ; une bouche minuscule qui empreint le visage de cette puérilité ravissante propre aux nymphes des bas-reliefs.

Quand le peuple de Byzance la regardait passer en char au trot d'un quadrigé blanc, les épaules couvertes de ses quintuples colliers aux lourdes pendeloques de pierreries diverses qui lui semblaient un camail de feux multicolores, des murmures d'admiration couraient parmi la foule frissonnante.

Les habiles de la cour comprirent comme cette popularité ne manquerait pas de croître en faveur d'une princesse dont l'intelligence et la force morale ne démentiraient point la faveur publique. Et on commença de se donner à elle, discrètement.

Or, Constantin Copronyme ayant obtenu la paix des Bulgares vainqueurs, résolut de venger ses multiples défaites par une incursion inopinée sur leur territoire. En pleine paix 80.000 Grecs surprirent leurs garnisons et pillèrent le pays. Aussitôt ils armèrent de toutes parts. La flotte de Byzance envoyée sur l'Euxin pour débarquer des troupes, fut battue par la tempête rejetée au rivage devant Copronyme assistant au désastre avec sa cavalerie qui gardait la frontière. Le roi Mzericus feignit alors d'être mécontent de ses troupes. Elles conspiraient contre lui, écrivit-il à l'empereur. Il ajoutait qu'il désirait jouir de la vie privée, et suppliait Constantin de lui envoyer des otages afin de pouvoir se fier à l'hospitalité grecque et finir ses jours parmi les magnificences de leur capitale.

Copronyme crut à sa lettre et envoya des otages qui, dès leur arrivée au camp bulgare, furent éventrés en représailles de la violation de paix.

Quand il connut l'effet de sa sottise, l'empereur se désespéra ; et, comme il avait les humeurs mauvaises, son

sang se corrompait. Il éprouvait d'atroces brûlures aux cuisses, aux jambes. Ses soldats le portèrent sur un brancard du camp à la côte ; il ne pouvait plus marcher. Là on l'embarqua pour Byzance. Parvenu près le château de Strongyle, il se prit à crier effroyablement qu'il brûlait, condamné tout vivant aux flammes éternelles pour avoir blasphémé contre la Vierge-Marie. En effet il polémique depuis longtemps afin qu'on la nommât dans les prières mère du Christ, et non mère de Dieu, hérésie nestorienne dont il se rétracta avant de mourir, en vouant à la mère de Dieu la dédicace de l'église des Blaquernes, faubourg patricien. Sur le vaisseau même il rendit l'âme dans les tortures du remords.

Léon atteignait alors vingt-six ans. Il arrangea les choses du gouvernement avec ses quatre frères, les Césars Christophe et Nicéphore, le nobilissime Nicetas et Eudocime qu'il devait bientôt revêtir d'une dignité pareille.

Irène tenta encore de le séduire, de lui imposer son esprit. Elle pensait que Constantin Copronyme étant défunt, le fils écouterait mieux ses avis. Mais Léon avait l'humeur malade comme son aïeul et son père. Il se gardait de tous, mélancolique et méfiant, préoccupé seulement de conserver la sympathie des troupes qui maintenaient sa race au trône. Dévoué à leur désir, attaché à leur hérésie, il ne pouvait souffrir la douceur d'une femme qui représentait l'élément contraire de la politique d'alors.

Rebutée par l'empereur et ses conseillers, Irène ne se découragea point. Elle prétendait devenir malgré tous victorieuse, dominer par-dessus la sottise de ces gens de cour, régner seule pour la gloire de l'orthodoxie. Heureusement la nature l'avait gratifiée d'un fils qu'on baptisa Constantin, comme l'aïeul. Il était né dans le pavillon de porphyre, la Pourpre, où l'étiquette voulait que les impératrices fissent leurs couches ; suivant la coutume on surnomma l'enfant Porphyrogénète, né dans la Pourpre.

Grâce à lui, en se couvrant de l'affection maternelle, Irène se trouvait en meilleure chance de réussir. Elle laissa répandre un bruit sur la mort prochaine de l'empereur. Ses amis catholiques en propagèrent l'opinion ; et ils disaient quels périls l'empire encourerait avec un très

jeune prince, si on ne prenait soin de le couronner immédiatement. Les dignitaires et les officiers, fort heureux sous cette race, tremblèrent d'avoir à lutter contre un parti de succession. Irène entretint leurs craintes. Il fallait dès l'heure présente légitimer la souveraineté future de l'enfant, afin, qu'au cas d'un malheur, nul ne songeât à une restauration des anciennes races ou à l'usurpation du pouvoir en s'excusant par l'exemple de Léon l'Isaurien.

Tant travaillèrent et intriguèrent les amis de l'impératrice que ce devint là bientôt le sentiment général. On rappelait à tout propos les morts brusques des deux Basileus défunts, et les gens en place suivaient avec inquiétude sur les traits de l'autocrate l'envahissement du mal si redouté de l'impératrice.

Irène ne supportait point que sa science sûre et sa volonté ferme demeuraient soumises au bon plaisir d'un maître. Il lui tardait de paraître comme Force humaine concevante et agissante capable de réaliser les utopies platoniciennes à la face du monde.

Même il commençait de courir d'étranges histoires sur elle. On prétendait que les formules des mages alexandrins lui étaient passées en héritage et que leur puissance seule et la vertu des incantations théurgiques la menaient au pouvoir. Plus initiée que Copronyme elle l'avait vaincu; et la mort surnaturelle pouvait bien résulter des charmes de la magicienne catholique.

Ce ne faisait que lui acquérir les ambitieux. Bientôt on représenta au Basileus lui-même qu'il importait, pour le salut de l'empire, de couronner son fils au plus tôt. En chacun s'affirmait la conviction que Léon ne survivrait pas très longtemps à son père. Irène y veillerait.

« — Mon fils, répondit Léon aux plus insistants, est dans un âge bien tendre. Ma santé chancelle; je puis mourir bientôt. Vous verriez avec peine un enfant sur le trône, ou plutôt vous ne l'y souffririez pas. Il en coûterait la tête à mon fils pour avoir porté quelque temps la couronne. Je l'aime trop pour l'y exposer. » Alors tous lui jurèrent d'avoir pour sacrée la vie de Constantin Porphyrogénète, quoiqu'il pût advenir.

Léon IV les voyant si pleins de ferveur, n'avait plus de

bonnes raisons à faire valoir. Il consentit au couronnement.

L'impératrice se crut très affermie sur le trône quand elle apprit ce résultat de sa politique. Elle remercia son époux, selon ses avis, Léon résolut d'accomplir cette investiture avec une grande solennité.

Le vendredi avant Pâques, il monta sur son tribunal, dans la place qui précède Sainte-Sophie et, présentant Constantin aux troupes : « Voici, dit-il, le nouvel empereur que vous avez désiré ! » L'assistance psalmodia : Jésus qui êtes mort pour nous, recevez aujourd'hui le serment que nous faisons à notre empereur ! « Alors le patriarche Paul (il était catholique), apporta le bras de la vraie croix sous un dais : les chefs des ordres, les sénateurs, les tribuns des légions, les principaux du peuple, les maîtres de chaque corporation, même ceux des métiers les plus vils défilèrent devant la céleste relique et jurèrent fidélité et dévouement à Constantin Porphyrogénète.

Le lendemain, Léon déclara son frère Eudocime nobilissime. Les dégnitaires resplendissant des costumes cérémoniels marchèrent en cortège jusque Sainte-Sophie pour assister au sacrifice de la messe accompli sur l'un des trois-cent-soixante cinq autels de la célèbre métropolitaine. A l'offrande les représentants des ordres de l'Etat vinrent déposer entre les mains ecclésiastiques un acte signé de chacun des chefs, et qui consacrait le serment de la veille.

La famille entière bénéficiait de ce couronnement. L'élévation d'Eudocime devait rallier à la combinaison nouvelle les mécontents, adversaires d'Irène et de Léon, que ce jeune prince avait accueillis dans ses conseils.

Aussi, le jour de Pâques, ce fut une immense joie de Byzance. La fête religieuse ordinairement magnifique se compléta d'un gala officiel. En costume impérial, la double couronne en tête, le manteau tissé de pierreries étendu sur la croupe de son cheval, Léon chevaucha pardevant ses quatre frères et sa maison autour de l'Hippodrome rempli d'une foule enthousiaste. La cavalcade étincelait sous le pesant soleil comme un léviathan aux écailles de feux colorés. L'empereur n'avait qu'une passion : l'amour des gemmes et des perles ; et, dans l'intérieur des chambres obscurcies, il passa les heures à faire fluer et ruis-

seler en ses doigts fins les eaux lumineuses des améthystes, des topazes, des rubis, des beryls, des chrysolithes. Pour tenir sans cesse à portée du regard de telles féeries visuelles, il ordonnait que sa suite et ses ministres eussent leurs hardes couvertes de joyaux. Cela chatoyait sous l'admirable ciel à toutes courbettes des coursiers. Et le peuple délirait, remué jusqu'aux fibres par la vertu des pierres.

Au milieu de cette splendeur un char soudain parut où se tenait droite, offrant dans ses bras le nouvel empereur, la très belle Irène. Un rayonnement de joie triomphale se dardait de sa personne impeccable, quasi divine et qu'on savait si précieusement savante, en intimité avec les essences célestes et magiques. A sa venue les feux des joyaux s'évanouirent, et la richesse des costumes et la majesté du cortège. Elle passa devant le trépied de bronze aux trois serpents enroulés que les Platéens jadis avaient déposé dans le temple de Delphes en souvenir de la victoire sur les Perses. Et cela semblait lui convenir comme le signe des prophéties qu'elle réaliserait pour la gloire du Peuple Grec.

On dit que la foule se précipita en un élan d'amour, rompant la ligne des gardes, sautant sur l'arène, et que maint y périt étouffé, piétiné, les os rompus par la hauteur de la chute.

Irène conduisait son fils au temple des catéchumènes ; les rues se remplirent sur le parcours de son char. Elle laissait des paroles enchantées à ceux qui approchaient les franges de sa robe ; et on se les répétait de rang en rang, de groupe en groupe ; on les apprenait ainsi que des pantacles propitiatoires.

Car elle ne négligea plus de manifester publiquement comme sa piété orthodoxe regrettait les images des Saintes-Faces où se formulent les forces suprêmes, où s'attachent les aspirations du cœur chrétien. De ce jour tout le monde sut dans Byzance que l'Impératrice revendiquait en faveur des femmes et des citoyens contre le pouvoir militaire (1). Le peuple fut sien.

(1) Les iconoclastes appartenaient presque tous au parti militaire. Les soldats soutenaient cette hérésie qui leur permettait le pillage des statues précieuses représentant le Christ, la Neige et les Saints.

Vers ce temps on apprit que le chef franc Karl, avait dépossédé le roi des Lombards, Didier, qui lui faisait la guerre. Karl avait répudié la fille de ce prince, les évêques francs ayant annulé ce mariage pour ce qu'elle ne pouvait concevoir, par infirmité corporelle; et Didier pris restait enfermé dans Corbie. Irène, inquiétée par les succès des Francs en Italie, obtint que l'héritier lombard Adalgise réfugié à Byzance fût honoré du titre de patrice. C'était une manière de menace pour l'excès de conquête dont les Francs menaçaient. Elle maria l'une de ses parentes à un prince bulgare créé patrice également. Les barbares n'eurent plus de raisons de dévaster les frontières; on traita même pour qu'ils les défendissent. Au Sud les Sarrasins battus laissèrent aux mains des Grecs quantité de captifs qui furent employés à la culture de la Thrace.

Peu à peu Irène imposait à la cour une puissance effective émanée de son titre d'Augusta qu'elle portait depuis l'an 775. La foule applaudissait à chacun des actes qu'elle savait inspiré de la sagesse. Léon finit par croire fort dangereuse cette aspiration au pouvoir. Il avisa à se prémunir.

Une enquête que menèrent ses fidèles décela l'existence d'un parti catholique agissant au cœur même du palais. Irène le dirigeait et Anthuse, cette sœur de Léon qui gagnait l'opinion publique à ses œuvres saintes.

En effet, elle y consacrait les trois quarts de son bien, régi par une sorte de ministère. Un quart servait au rachat des captifs. Ce lui vouait la reconnaissance d'une partie des familles militaires et de la classe moyenne. Un autre quart se dépensait pour l'entretien, la nourriture des pauvres et principalement des enfants abandonnés. Elle fonda en leur faveur refuges et hospices. La populace l'aima parce qu'elle donnait à sa chasteté de pieuse une merveilleuse fécondité, et que, princesse, elle reniait la gloire de son rang pour secourir les humbles.

Si la populace et les familles militaires lui venaient ainsi en alliance, elle se rendait l'église favorable en répartissant le troisième quart de son revenu entre les monastères et les basiliques ravagés par la fureur iconoclaste, jusque donner ses robes précieuses et rares, à qui en voulut pour orner les autels et les habits sacerdotaux.

Bien qu'il n'eût jamais autorisé le rétablissement des images, l'empereur montrait une grande tolérance à l'égard des catholiques. Son lecteur Paul, devenu patriarche, appartenait à l'orthodoxie d'Irène. Cependant Léon ne voulut souffrir cette manière de conspiration qui pouvait, au moindre éclat, soulever contre lui les armées.

L'enquête poussée à fond démontra qu'un culte clandestin se pratiquait dans les appartements de l'impératrice. Un matin, pendant les prières du carême, Léon pénétra brusquement dans les chambres, fit fouiller partout. Sous l'oreiller du lit on trouva deux images, le Christ, la Vierge. L'époux exprima une grande colère. Comme il ne seyait pas, par décence, de s'emporter contre la Despoïna elle-même, il dirigea sa fureur contre les subalternes. On pensa que les papias qui gardaient les clefs du palais pendant la nuit, avaient, de concert avec le capitaine des gardes, apporté ces « idoles ».

L'ordre impérial les soumit à la torture. Rasés, déchirés du fouet, on les conduisit tout saigneux à dos d'ânes par les rues, jusque la prison du prétoire. Le chambellan Théophane y mourut de ses blessures. Thomas, gouverneur du palais, et les autres propagateurs catholiques allèrent de la basse-fosse au cloître.

Trop fine et trop prudente pour risquer une disgrâce entière qui eut compromis le succès de son œuvre, Irène nia être quelque chose dans cette affaire. Elle protesta qu'on avait sans l'avertir caché ces images sous l'oreiller, dans l'intention de lui nuire auprès de l'empereur et de la brouiller avec lui. Elle songeait que ce sacrifice d'amour-propre et de franchise était bien compensé par l'assurance de continuer en paix sa pieuse propagande. Il est des cas où le mensonge politique devient méritoire.

Léon, toutefois, ne s'y voulut fier. Sur le moment il la traita mal, l'injuria, lui reprocha durement de n'avoir ni honneur ni religion.

Il fallait qu'elle possédât l'âme d'une malheureuse pour violer l'horrible serment fait au feu empereur sur les choses les plus saintes. Comme elle voulut s'approcher afin de l'adoucir, il la repoussa avec beaucoup de violence et refusa depuis de la voir.

Irène jugea très grave mésaventure l'espèce de divorce qui suivit cette rupture bruyante.

On disait depuis bien des mois que Léon IV Basileus ne vivrait plus vieux : tel que son père il mourrait de ce mal dont les humeurs décomposent le sang. Lui-même s'assombrissait, dans le sentiment de sa fin proche. Plus que jamais il s'enfermait aux chambres obscures, pour jouir de ses joyaux où il baignait ses mains, son visage, sa barbe, s'ingéniant à leur découvrir des jeux de lumière inconnus, des qualités extrêmes d'éclat et de coloris. C'était un charme, disait-on; et personne ne l'en saurait délivrer. Son âme devenait l'esclave de l'esprit des gemmes. Les amis d'Irène le surveillèrent.

Bientôt rien ne refréna son délire, cette passion bizarre. Se prévalant de l'hérésie iconoclaste, il enlevait des sanctuaires les pierres dont il tombait amoureux, au grand scandale des chrétiens.

On voyait à Sainte-Sophie une couronne d'or enrichie des plus belles gemmes du monde, conquises par les empereurs romains aux temps des victoires illustres sur l'ensemble des peuples. L'empereur Héraclius l'avait consacrée à Dieu parce que, trop lourde, nul ne pouvait la porter. On l'avait suspendue à la voûte. Chaque jour, Léon qui l'aimait éperdument l'allait visiter, lui causant comme à une maîtresse, caressant ses formes admirables, se berçant à l'éclat merveilleux des yeux des pierreries.

On rapporta la chose à l'impératrice qui envoya des gens observer l'époux infidèle; car elle gardait, dit un chroniqueur, grand ressentiment de cette rivalité.

Enfin, Léon, incapable de résister davantage à la passion, ne recula plus devant la peur du sacrilège. Il s'appropriâ l'objet sacré.

Mais la possession occulte ne lui suffit pas. Il fallut qu'il montrât au monde ce bonheur. A la première fête cérémonielle, il apparut au peuple avec, sur le chef, la couronne d'enchantement. Il resplendissait comme le soleil des grimoires alchimiques. La foule, ébahie, stupéfaite, l'adora. Mais on meurt de trop fol amour.

A peine rendu au palais, il lui sembla que les feux des mille gemmes incrustées, se fluidifiant sur son front, le brûlaient atrocement. Il hurla toute une nuit dans les

grandes salles désertées par l'effroi des serviteurs, invoquant en vain les saints des mosaïques qu'il avait effacés. Des pustules lui germèrent sur le crâne. La fièvre le consuma en quelques heures. Le sacrilège s'expia pour la vengeance et le triomphe de la jalouse Irène.

Constantin atteignait dix ans.

En son nom, l'impératrice allait régir l'Etat.

PAUL ADAM.

LA RENAISSANCE ROMANE

La sagace enquête de M. Jules Huret semblait avoir révélé parmi les littérateurs de ce temps, outre un mépris évident pour leurs confrères, la plus délicieuse anarchie esthétique. Mais seuls les esprits grossiers et incapables de réflexion se laissèrent prendre ainsi aux apparences : M. Charles Maurras, qu'un assidu commerce avec les œuvres de M. Anatole France, a parfait un sophiste à peine moins subtil que son maître, arrive, non pas en trois bateaux comme fit jadis l'illustre singe Gilles, mais en une plaquette et un article de critique et proclame, dans une langue généralement agréable et correcte, que nous assistons tout simplement à une bataille entre « Romains et Barbares », où le triomphe légitime des Romains ne saurait faire doute.

J'aimerais assez que M. Maurras eût nettement défini les termes et déterminé les frontières ethniques et linguistiques des belligérants. Aussi bien paraît-il attribuer au mot « roman » au moins deux sens, l'un plus restreint, l'autre plus large. Je crus d'abord que pour lui les Romains étaient les seuls Félibres : son article fait suite à une anthologie du Félibrige et à un dénombrement de poètes provençaux, albigeois, béarnais et autres, au prix duquel le catalogue des peuples dans l'Iliade est pauvre et mesquin. Outre Mistral qui « à l'intelligence sereine et puissante du noble Goethe joint un flair politique très aigu », outre Aubanel, Félix Gras et ceux — trois cents environ — modestement énumérés sous le titre « d'autres félibres », j'y ai reconnu avec horreur le chancelier Paul Mariéton qui excelle à écrire aussi mal en prose qu'en vers, et le plus ignare et le plus malfaisant des chroniqueurs, M. Henry Fouquier, si j'ose m'exprimer ainsi : il va de soi que M. Ernest Renan est félibre honoraire.

Parmi les barbares et les hordes qui n'ont ni capouliers, ni majoraux, se pressent en tumulte tous les Slaves, tous les Allemands, tous les Anglais, sauf Shakespeare (Shakespeare n'est autre, on le sait, que l'Italien Baudello) : mais ces troupes désordonnées, entre autres recrues surprenantes, ont entraîné Mme Judith Gautier et Leconte de Lisle. Mme Judith Gautier est « une Tartare », voilà qui est entendu désormais et les gens à qui telles pages de « *La Sœur du Soleil* », où les jeunes guerriers se parent de fleurs pour mourir, rappelaient les plus exquis souvenirs de la Hellas, ne connaissent rien à la littérature. Quant à Leconte de Lisle, qui appartient aux peuplades les plus féroces de la Réunion et est peut-être un Yolof affranchi, il ignore la grâce ionique et on lui attribue à tort *Hypatie*, *Les Erinnyes*, et quelques autres poèmes où revit l'âme antique.

Si les Romans se réduisaient ainsi aux Félibres, la querelle serait vite jugée : la littérature provençale est une littérature étrangère, au même titre que la littérature allemande ou la littérature espagnole, et, ce qui est plus grave, la langue félibréenne est une langue morte. Les informes patois locaux parlés au Sud de la Loire n'ont rien de commun avec l'idiome artificiel et savant de Mistral et *Mireio* est œuvre d'érudit aussi bien que la *Christiade* de Vida, ou le *de Partu Virginis* de Sannazar. C'est une innocente et pieuse fantaisie de lettré que d'honorer les vocables défunts et les dieux abolis ; mais le culte des ancêtres veut plus de discrétion et ceux des Félibres qui ont d'autres talents que de farandoler à Sceaux autour du buste de Florian suspendent modestement dans les Armanas ces témoignages funéraires ; ils n'en tirent point de vaine gloire et racontent en français *la Chèvre d'or* et *Jean des Figues*, deux histoires imprégnées de charme, de grâce et d'élégance.

M. Maurras, par politesse méridionale, feint bien de regretter la croisade de Simon de Montfort. Mais il faut se méfier : s'il ne prônait que les cigales, les tambourinaires et les félibres, il serait d'un honnête homme de sourire avec lui d'une délicate ironie, aussi inoffensive que les propos de table de M. Francisque Sarcey. Mais il professe bientôt une hérésie beaucoup plus haïssable, quand

il emploie le mot « roman » dans le second sens et nous convie à faire revivre en même temps que les troubadours de langue d'oc, les trouvères de langue d'oïl, considérés conjointement comme les héritiers directs des Hellènes et des Latins.

Il est aussi vain de ressusciter Thibault de Champagne que Bertran de Born, et le sire de Coucy que Peire Vidal ou Guilhem Cabestein. Tout au plus pourrait-on leur reprendre quelques rythmes lyriques oubliés, parce que les rythmes ne sont point caducs comme les mots et les syntaxes : les rapports mathématiques qui les constituent sont immuables et, après l'éparpillement des mondes, les divins hexamètres de Virgile et les grandes strophes de Hugo chanteront encore dans le silence infini, éternellement. Mais dire nos rêves dans une langue disparue serait un étrange passe-temps de rhéteurs. Certes, je ne méprise point l'archaïsme, mais les syllabes anciennes n'apparaissent comme telles, et n'ont de saveur imprévue que par le contraste avec un vocabulaire dont le fonds est moderne.

Au reste, ce sont là discussions de pédants, et les sectateurs de la Renaissance Romane se plaindraient peut-être que leur vraie pensée fût dénaturée par un adversaire de mauvaise foi. Je les entends dire : ce ne sont point des mots ni des tours de phrase que nous prétendons demander aux poètes d'autrefois ; nous voulons, plus vieux de près de dix siècles, nous rajeunir l'imagination et retrouver dans les gestes héroïques et légendaires le secret des longs poèmes que nous avons perdu (1). Ici, volontiers, je penserais comme eux. Nous pourrions reconquérir notre bien tombé en déshérence et ne pas laisser les seuls Anglais et les seuls Allemands, comme Tennysson, Wieland et Wagner, interpréter de nouveau les mythes créés par nos ancêtres. Je ne crois pas qu'à aucune époque et en aucun pays il y ait eu une plus belle floraison d'histoires merveilleuses qu'en France, du xi^e au xv^e siècle. Les hommes d'alors eurent vraiment « le don d'enfance » ; ils se montrèrent dociles à toutes les fictions et, en récompense, ils ont vu des spectacles que nous ne verrons plus : les grands guerriers vêtus

(1) Et que M. Jean Moréas n'a pas retrouvé. N. D. L. R.

de fer qui s'assènent de terribles coups d'épée, les douces princesses abandonnées dans la forêt, les beaux inconnus qui cherchent aventure, le visage caché sous leur casque mystérieux et, dans Brocéliande, l'enchanteur trahi par la mauvaise fée.

Leurs yeux restèrent éblouis des armures et des riches étoffes couleur de soleil levant, mais quand ils les tournèrent vers leurs sombres églises où les damnés grimâçaient aux voussures des portes, la peur de l'enfer les ressaisit et sur leurs lèvres les paroles abondèrent, sans ordre et sans beauté; ils furent comme de tremblants esclaves fugitifs devant un maître impitoyable et voulurent en vain lui raconter les joies et les surprises de la route, pour qu'il leur pardonnât, tenté lui-même par l'incantation de leur récit. Ils avaient abordé à des îles plus étranges qu'Æa et bu dans le Graal des philtres plus enivrants que ceux de Kirkè. Revenus à la terre natale, ils n'ont pu que balbutier la splendeur et la gloire de leur souvenir et nul d'entre eux ne fut Homère, ni même Ovide. Les vrais barbares, ce sont eux, et toute leur littérature est précisément opposée à la tradition Gréco-Latine. Ils furent surtout étrangers à l'harmonie et à la sérénité; ils ne connurent jamais l'attrait souverain de la proportion : leurs poèmes sont interminables et diffus, hérissés de broussailles, plus inaccessibles que la Belle au bois dormant, ou maigres et étriqués, comme ces Lais de Marie de France qui auraient pu devenir de prodigieuses épopées. Sans doute, aux heures où nous sommes las de la beauté, quelque plaisir pervers nous attire vers ces monstres touchants et douloureux, et nous sommes pris en eux par le charme de l'inachevé. Un désir nous vient de donner à ces ébauches la forme définitive et notre secrète vanité s'y complait. M. Maurras pense de même sans doute, mais n'ose dire toute sa pensée; il affecte de considérer Goethe comme un barbare et Chrestien de Troyes comme un civilisé; mais il se trompe et nous trompe par pure bonté d'âme : malgré notre génie, nous ne referons jamais *Faust*, et rien ne nous interdit de recommencer *Lancelot du Lac*, et même d'en tirer un chef-d'œuvre.

PIERRE QUILLARD.

UNE ANECDOTE

Un ami qui aime à précautionner ses anecdotes de dissertations justificatives de leur à propos discourut ainsi devant moi, non sans justesse, mais avec un peu d'exagération :

« Certaines circonstances de la vie favorisent une vue des passions à un état où elles ont un attrait particulier fait du mélange que l'on perçoit de leur secret et de leur évidence. Elles intéressent alors autant à cause d'une sorte de divination qu'il en faut avoir que d'une espèce d'assurance qu'on en appréhende. Une telle situation, qui est entre supposer et constater, a l'avantage de ne pas restreindre à une certitude ni d'exposer aux risques du soupçon, mais de participer de l'un et de l'autre.

A ce moment, ces passions sont encore renforcées de tout ce qui les réprime et les contraint et n'ont pas subi cette diminution où leur achèvement les disperse.

Leur demi secret, saisi au passage, procure une sensation analogue à celle qu'éprouve l'esprit à isoler, du texte qui les environne, certains mots pour en jouir plus à vif, et nettifier les idées de beauté, de gloire, ou de terreur qu'ils représentent par eux-mêmes, en dehors de l'emploi momentané dont ils se varient et se dénaturent, selon l'ordonnance d'une phrase où ils fondent l'apport de leur sens et son prestige essentiel.

Telle passion donc, apparue dans l'éclair d'un regard, en suspens, et à l'instant où elle se résume au point extrême de sa force avant de se déterminer à quelque action et, par là, cesser d'être mentale et intérieure pour emprunter à des moyens d'un autre ordre le signe du sur-

croît de violence où elle se précipite, telle passion, surtout si sa velléité s'atrophie et avorte, si son progrès s'arrête avant d'avoir eu recours à quelque trop visible indice qui la rendrait ouverte à la connaissance de tous m'émeut d'être ainsi incomplète et stérile et, si son, bouillon s'épuise avant d'avoir jailli, j'en garde une impression plus anxieuse, par ce même goût du mystère qui fait que le remous, girant sa torsion sournoise en l'eau profonde, noire et à jamais muette du monstre probable et interne dont l'agitation cachée a produit la terrifiante ride oscillatoire, m'intrigue et me fascine plus que la vague qui cabre la colère de la bête surgie et visible qu'elle façonne de la véhémence de son écume.

..... Parfois, parmi les passants qui hantent la vie, on assiste à ces provocations mystérieuses d'un sentiment du fond de l'âme qui le recèle; et la preuve de sa présence, s'il ne les enténèbre, luit en des regards inoubliables. On y voit la haine ou la douleur. Le désespoir y congèle ses larmes froides. La colère y brûle sa torche, et l'amour y montre ses noires forêts plaintives de colombes, puis, la minute furtive dont on eut le frisson se réalise ailleurs, loin de nous, autre part, à quelque tournant que nous avons dépassé déjà en l'infini, circuit inverse qui nous mène et on se souvient d'avoir vu la main qui va frapper, la lèvre qui va sourire, les yeux qui vont pleurer, sans que l'écho du heurt nous soit parvenu jamais, ni que le fard du sourire et la scintillation des larmes aient duré jusqu'à notre approche au tain oublieux d'aucun miroir!

C'est ainsi qu'il m'est arrivé d'assister à un spectacle dont j'ai senti l'importance mystérieuse sans que rien en soit résulté. J'eus l'impression, cette fois, non seulement d'un être mais de plusieurs, d'une foule, presque, animée un instant d'une même passion intérieure, invisible, tacite et pourtant manifeste, bien que nul signe ne l'ait trahie à son arrivée à un point de risque prodigieux, à une sorte de faite vertigineux où elle se tint en un équilibre d'angoisse, extrême et dangereux, pour redescendre ensuite le revers qu'elle avait gravi et s'amortir en son propre oubli.

Souvent, le danger de ces passions qui finissent par ater-

moyer et défailir est conjuré par une sorte d'infirmité originelle qui veut que d'être conçues les épuise et que la force leur manque, ou l'occasion, pour devenir effectives. Elles avortent d'elles-mêmes; et c'est de leur détritibus que l'âme s'envenime et se corrompt. L'excès accompli porte en soi sa purification et, le fait d'avoir été l'annule, tandis que, rompu en son progrès, il répand une irritation dont il renaît.

Souvent aussi, de pareils mouvements trouvent un exutoire artificiel et figuratif. L'âme s'allège de leur poussée en les supposant continués par des êtres imaginaires, que le livre ou le théâtre lui fournit. L'esprit se crée des lieux où il se purifie de ces passions par leur représentation fictive à laquelle il participe et où il trouve un exercice adjuteur et inoffensif.

.....J'ai toujours aimé le bal masqué, quoique un goût strict ait le droit de s'offusquer du disparate qui s'y montre et du ridicule qu'il comporte, mais je l'aime parce que j'y prends une façon un peu grossière, encore qu'assez sûre, d'y avoir quelque vue des passions et de leur particularité. L'habit qu'un homme ou une femme endosse pour s'incarner un soir n'est pas tout à fait indifférent à qui se préoccupe de leur manière au point de ne rien négliger de ce qui peut lui en éclaircir le mode. Leur nature intime s'y révèle et il y a chance qu'il y ait, au choix de tels atours emblématiques, par ignorance même chez ceux qui les adoptent de ce qu'ils peuvent signifier, certaine absence d'hypocrisie; et je crois que chacun, en pareille occurrence, se vêt inconsciemment des couleurs de son âme ou, au moins, des nuances de son caractère.

La prétention ou la vanité, en se déguisant, se transforme sans se modifier et je ne sais quoi de la nature secrète de chacun me semble apparaître dans la mesure où il cherche à s'embellir ou à se défigurer.

Celui qui arbore l'armure d'un paladin me semble mener s'ébattre quelque don quichottisme natif; l'habit de cour pronostique chez qui le vêt le regret des mœurs qu'il permet; d'autres costumes dénotent l'intrigue; plus d'un travesti mythologique ou romanesque est l'hiéroglyphe facile qui indique l'être réel et fondamental, plutôt qu'il ne dissimule le personnage usuel, et tel diadème de

reine imaginaire est plus conforme qu'on ne croit à tel orgueil qui sourit de s'affirmer, à l'insu de tous et de soi-même. Ce fut dans le but de constater une fois de plus cette apparence que prennent pour mon esprit averti les assemblées de ce genre, autant que pour jouir du luxe que prête à ses hôtes d'un soir le somptueux hôtel de Mme X., que je pris part à la fête qu'elle donna, au printemps d'il y a deux années, et où, on se souvient peut-être qu'une assez mystérieuse étrangère, alors célèbre, inaugura, comme commentaire d'un Destin équivoque et semi-royal, cette admirable couronne de pierreries qui représentait on ne sait quel sacre audacieux du sort, et dont l'appas incandescent provoqua ce singulier conflit de concupiscence et d'une autre cupidité qui m'eût comme témoin peut-être et pour unique dépositaire.

Le bal était à son milieu et, sous les hauts lustres parmi les guirlandes, l'ensemble s'en était immobilisé. L'affluence des survenants diminuait assez pour que toute venue y fût distincte et ne pût passer inaperçue. La vaste salle regorgeait, et toute arrivée bénéficiait, avant de se perdre en la masse où elle s'ajoutait, d'une minute d'attention à son entrée à travers une double haie d'observateurs inclinés pour le salut d'une reconnaissance, ou curieux d'un coup d'œil à un incognito passager. Quoique la diversité des couleurs fit l'assemblée moins compacte, et qu'un certain effet de mosaïque empêchât qu'elle ne fut trop confuse et n'en parut plus nombreuse par son amalgame, il était évident qu'il y avait là une agglomération considérable d'êtres variés et occupés pour la plupart, en regards, flirts et causeries aux diverses manœuvres de la concupiscence. Si on avait voulu caractériser la tenue de cette foule on aurait pu la dire amoureuse et c'est à cet état qu'un événement subit et perturbateur vint apporter une diversion.

Justifiant un nom étrange, sonore et métallique, jeté de la porte, une femme entra dont toute la personne ne proclamait rien d'autre, par la nature de sa beauté et de son ajustement, que la vertu de la richesse. Tout entière elle en étalait le redoutable prestige, même en ces yeux clairs et analogues à des saphyrs. Sa chevelure, évocatoire de l'or était sommée logiquement, comme pour ré-

sumer la matière qu'elle semblait, d'une indescriptible couronne de pierreries dont la prodigieuse diamantation scintillait ! C'était comme l'écume d'une source adamantine et froide dont le flot eût ruisselé sur toute l'éblouissante Avenue. A ses épaules, en gouttelettes, s'irisaient les lueurs du bain mystérieux et sa robe entière portait les traces de l'extraordinaire immersion.

Une telle apparence offrait cette singularité de reléguer à sa vue l'idée de luxure bien loin parmi les moyens de cette richesse et non au nombre de ses avantages, préalable et non conséquente ! La chair était là, intangible de tant d'éclairs qu'elle irradiait. On la sentait avoir été le lot d'êtres disparus dont le souvenir était sur elle, à peine, par l'éclat criminel de quelques rubis épars. Un frisson général et complexe traversa l'assistance et j'en ressentis la seconde fugitive, périlleuse et imperceptible. Je compris instinctivement le danger que courait cette belle Dame à s'aventurer ainsi parmi la captatrice entente possible du Désir.

Pourquoi ainsi donner l'idée de ne pouvoir appartenir qu'au mérite exclusif des attributs dont elle portait l'exemple ? Avait-elle pensé en anéantissant autour d'elle tout sentiment de luxure à quelle cupidité elle provoquait en tous envers les moyens de l'avoir ?

Outre qu'elle réveillait, par son ostentation, le vieux goût inhérent du trésor qui est au fond de nous, elle suscitait de sa convoitise somnolente un appétit forcené avec un excès que justifiait celui de sa beauté ? Songeait-elle au rapt possible dont pouvait être l'objet sa splendeur provocatrice ? Halluciné et dans une vision sanglante et rapide, je vis, comme si chaque costume aux épaules convulsives eût été de l'âme même, l'hostilité enragée et encore hésitante de la foule qui l'entourait prête à la déchirer au nom de la passion symbolique dont ils portaient, à leur insu, l'insigne révélateur.

Les surnois, les perfides, les violents, les brutaux, depuis le Satyre velu jusqu'à l'Harpagon râpé, du Chevalier stupide jusqu'au Berger folâtre, en tous, le germe de cupidité surchauffé allait éclater et se répandre selon la force du véhicule passionnel qu'il trouverait en chacun d'eux.

Et, pour cette prodigieuse curée de pierreries scintillantes et tentatrices, du poing qui arrache, de la main qui chippe, des doigts qui volent, tous, en une bousculade effrénée, allaient se précipiter sur elle, la dépouiller de ces splendeurs et, à travers les salles abandonnées, en le scrupuleux silence que scelle la connivence d'un forfait, emporter, chacun sous son manteau, vers quelque cachette nocturne, une parcelle du trésor obtenu, tandis que, sur le parquet désert luisant sous la vacillation de mille lumières comme une onde d'or fluide, le corps, intact, nu, et à peine blessé de quelques griffes hâtives, parmi l'abondance naturelle de sa chevelure, gésirait à jamais inoublié de mon imaginaire horreur ! »

Mon ami s'était fort animé sur la fin de son récit et pour lui laisser le temps de reprendre contenance je me levai et me haussai jusqu'à un rayon de la bibliothèque.

Oui, lui dis-je, en ouvrant un vieux livre que j'en avais tiré et que je feuilletais, tu as eu raison de craindre pour elle. Il y avait là un péril analogue à celui que rapporte Plutarque en son traité des *Oracles rendus en vers*, avoir été encouru et subi par la courtisane Pharsalia et je lus :

« La couronne des Gnidiens, que Philometus, le tyran des Phociens, avait donnée à la baladine Pharsalia, fut cause de sa mort, car estant passée de la Grèce en Italie, un jour comme elle jouait et dansait au temple d'Apollo, en la ville de Métapont, ayant ceste couronne sur la teste, les jeunes gens de la ville se ruans sur elle pour avoir l'or de ceste couronne, et combattans les uns contre les autres à qui l'aurait, deschirèrent en pièces la baladine. »

HENRI DE RÉGNIER.

MALLARMÉ

(A propos de *Pages*. — Deman. édit., Bruxelles.)

Nous ne croyons pas que M. Stéphane Mallarmé ait jamais eu l'ambition de régenter les lettres; ce poète est si peu le chef théorique, autocrate et partial des « phalanges symbolistes » qu'il professe, à la fois, une espèce de culte outré pour le vers fantôme de Théodore de Banville, pour les magniloquences crispées de M. Verhaeren et pour les lents doux poèmes à robes lâches de M. de Régnier. La critique causée de M. Mallarmé est pour nos contemporains d'une compréhension acute et si éloignée de tout parti pris qu'on y découvre à peine un criterium, si ce n'est le bienveillant abandon de tout préjugé dans l'effort de pénétrer une âme étrangère : il sait, se laisser empoigner par M. Zola, se paroxysmer avec M. Mirbeau et il traduit M. Huysmans jusqu'à le transhumaniser; mais Laforgue n'est pas, croyons-nous, de ses favoris et qui sait si MM. Moréas et Kahn, qui sait si le signataire même de ces lignes ne heurtent pas, par leurs écrits, ses préférences de goût classiques et sa susceptibilité de techniste formel et transigeant, d'hier à peine, avec nos libertés acquises? Toutefois le fond de la pensée d'un homme comme M. Mallarmé qui s'enveloppe de réticences délicieuses et de malices incomparables, reste interdit même à ses intimes et nous ne saurions conclure de nos déductions qu'à des hypothèses oiseuses, sans doute, mais utiles, peut-être, aussi, à formuler.

Nous connûmes M. Mallarmé jadis par la *Prose pour des Esseintes* que nous étudiâmes : nous n'en déduisîmes

que de troublantes possibilités; puis ce fut l'*Après-midi d'un faune* que nous scrutâmes avec partialité au point d'y découvrir un peu plus de symboles latents que n'en comporte le mythe d'Apollon; reprise plus tard avec candeur, cette idylle flottante nous parut limpide et claire pour se reformer aussitôt nébuleuse — comme une journée indécise de juin où le soleil s'ébat avec les nuées. Ensuite des *Sonnets*, ceux-ci très nets; ceux-là impénétrés et toujours selon les heures et le hasard des lectures; puis d'anciens vers de jeunesse repris, transcrits, mués, selon des subtilités étranges: le dernier vers du *madrigal*, par exemple, et sa triple modification, immotivée.

Enfin ses poèmes en prose anciens et récents: ces *Pages* que voici pour la première fois réunies en volume sont si peu inédites que, de l'estimation de M. Dujardin (on parlait il est vrai du *faune*), si l'on additionnait toutes leurs réimpressions en les mille revues, canards, feuilles de choux, qui se succèdent dans le potager littéraire, on arriverait à un chiffre de tirage qui dépasserait de beaucoup le fameux « départ » de la *Bête humaine*. Bien que ceci nous paraisse exagéré, il y a peu de lettrés qui n'aient lu ces proses et ces notes de M. Mallarmé et notre critique semble futile à tous sens: notre opinion écrite, en effet, sur l'œuvre voulue, délibérée et préparée de longue date qu'annonce l'auteur de *Pages* ne saurait être qu'une acceptation sans phrases et comme une nutation vénérante et qu'exprimerait bien mieux le silence; et, quand à ce recueil de proses et de critiques que leur auteur écarte absolument de son œuvre définitive, qu'en dirions-nous qui puisse importer?

Toutefois il y a là un *Frisson d'hiver* d'une délicatesse, d'un murmure presque de vers, au refrain éloigné de tous les stades de la rêverie;

Il y a *La Pipe*, d'une évocation meurtrie et, en sa chute, d'une inouïe tendresse;

Le Phénomène futur, où pleure toute âme dans un avenir qui est déjà le présent;

Le Nénuphar blanc, qui dit toute noble abstention de celui qui volontairement « ignore à jamais »;

La Gloire, la seule gloire automnale de la forêt où « des

torches consomment, dans une haute garde, tous rêves antérieurs » ;

L'Écclésiastique : fine ironie vitale, où Mallarmé est incomparable et cruel jusqu'à la pitié ;

Une *Divagation*, bien étrangement titrée (mais plus étrangement publiée, jadis), avec cette phrase intense, révélatrice, si se pouvait, de tout l'arcane poétique : « Je dis une fleur et, hors l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'Absente de tout bouquet. »

Voici, *crayonné au théâtre*, tout un carnet précieux, par un « Monsieur de l'Orchestre » peu ordinaire dont le regard effarerait les comédiens s'ils le savaient là, et pourquoi. Mais nous qui ignorons, autant que cette ignorance est compatible avec les exigences de la conversation polie, les faits des salles de spectacles, nous n'avons eu qu'à feuilleter, en curieux, ces esquisses. La seule application pratiquement utile à l'humanité dont soit susceptible une « grande première » nous semble, en effet, avoir été trouvée en Angleterre où, au lever du rideau, sept messieurs corrects, alignés au rang central de « l'abîme » (*pit*, comme on dit à Londres) se décoiffant d'un geste unanime, découvrirent, soudain, aux regards fascinés du High-Life, les sept magiques lettres d'une drogue aristocratique promulguée en caractères écarlates sur les sept cavités utilitaires et vénales : auprès de ce rite — théâtral s'il en fut — comme a du pâlir, comme pâlira pour jamais le spectacle scénique !

Dans les *Ballets*, par exemple, sont exprimées les choses les plus fines, les plus exquises et les plus irréfragables qui aient été dites de la danseuse : « à savoir que la danseuse *n'est pas une femme qui danse*, pour ces motifs juxtaposés, *qu'elle n'est pas une femme*, mais une métaphore résumant un des aspects élémentaires de notre forme, glaive, coupe, fleur, etc., et *qu'elle ne danse pas*, suggérant par le prodige de raccourcis ou d'élan, avec une écriture corporelle, ce qu'il faudrait des paragraphes, en prose dialoguée autant que descriptive, pour exprimer, dans la rédaction : poème dégagé de tout appareil du scribe. »

Dans *Lassitude* se dresse, comme en mirage hélas ! le spectacle à venir où l'on pourra se rendre ; avec l'hommage qu'il sied, fièrement réticent, à Richard Wagner ; et tout cela est, vraiment, d'une lecture bien attachante.

Le spectacle interrompu (où nous revenons) laisse sourdre cette vérité : que l'on comprend en tout ce que l'on peut ou ce que l'on veut comprendre ; et là semble apparaître formulée une des particularités de la conception esthétique de M. Mallarmé : de la comparaison littéraire, de la métaphore préhistorique, M. Mallarmé par un artifice de style fait un axiome ; tant que ceci reste une question de forme, on n'y voit qu'un renouvellement agréable de l'écriture : que l'on dise, par exemple, *les yeux sont l'azur* pour *comme l'azur*, cela est aussi ancien que nouveau et nous doit laisser indifférents ; mais quand on vient à dire, affirmation catégorique : *les yeux c'est l'azur !* nous passons à quelque nouvelle conception de la nature ; à la coordination des *correspondances* qu'affirment Beaudelaire et M. Brunetière ; à la dénonciation d'un lien d'unité plus fort que l'analogie ; à la codification des similitudes ; à l'audacieuse constatation d'une unité analogue (que dis-je ? mais les mots manquent, mettons identique) au corps unique virtuel des prophètes de la chimie.

Voici qui nous semble trahir le secret de bien des préoccupations de l'esprit de M. Mallarmé : parti de ce principe que toute chose, fût-elle la plus mesquine, a une signification et *est* autre chose qu'elle ne nous paraît, il entre — selon la légende biblique où Adam dut *nommer* les êtres et les choses, — dans la vie quotidienne, comme en un monde vierge ; il y marche à travers des forêts de symboles dont la première tige est encore innommée, et, seul en face de l'infinité des questions, il les prend, une à une, et se les pose-philosophe ou poète?... Si donc, pour clore ce paragraphe, tel objet n'est pas ce qu'il semble mais *autre chose*, si je découvre cette autre chose inconnue (qu'est cet objet que vous croyez connaître), si, fort de ma certitude, je parle de cet objet que vous croyez connaître en termes se rapportant à ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire à cette autre chose que vous ignorez, nous ne

nous entendrons guère; et, cependant, comme j'ai raison, en théorie; et comme vous m'apparaissez, vraiment, inférieur!

Qu'il naisse, en de pareilles conditions, des malentendus (irréparables au surplus) qui se résolvent en mépris d'une part et éclatent en huées de l'autre, nous serons les premiers à le regretter, mais les derniers aussi à nous en étonner. Nous n'éprouvons pas le *horror* sacré que ressent M. Mallarmé en face du *mot* qui, naturellement, pour lui, est le symbole, par lui pénétré, d'une *autre chose* nécessaire; nous ne dirons pas, comme il peut le dire en toute sincérité et en suscitant, nous l'affirmons très haut, notre admiration: « QUEL! je n'ose pas écrire ce mot, il semble que je leur en donne trop ». Au contraire, nous éprouvons des révoltes contre les illogicismes, les déviations de sens, les orthographes absurdes qui déparent le merveilleux héritage des siècles, nous pressentons « que l'art du verbe est vain et qu'il ne *sera* point »; mais cette langue, symbole de tout ce qui plaira, nous semble, avant tout, être le symbole de l'idée éclosée de celui-ci, *seulement* pour fleurir vers celui-là, née sonore de l'un, *seulement* pour se reconstituer au tympan offert de plusieurs. Nous ne pouvons certes faire un reproche à M. Mallarmé de la difficulté que nous éprouvons à lire *le Démon de l'analogie* ou la *Déclaration foraine*, par exemple: ce que nous avançons plus haut écarte de notre critique tout ce qui peut être dit — logiquement, spirituellement ou bêtement — sur la clarté du discours; pour nous, toutefois, de pareilles raisons ne seraient pas valables et, si des difficultés de compréhension surgissaient dans nos œuvres du fait d'une insuffisance d'expression, nous accepterions, non sans stoïcisme et pleinement conscient du droit récusateur du public, la situation, somme toute honorable, d'« Inintelligible ». Mais nous serions tenté de dire à M. Mallarmé: Cher et admiré poète, nous vous savons gré, infiniment, des instincts d'esthétique subtils que vous avez réveillés en nous; nous sommes émus de sentiments profonds en songeant à votre accueil de naguère (car, seul parmi la muflerie des parvenus de lettres, vous savez tendre la main en camarade), à vos quotidiennes preuves d'amitié; votre œuvre que nous atten-

dons est telle déjà, en nos imaginations, suscitée par vos conversations exquisés et hautes de tous les vertiges de la beauté, que nous ne la voulons connaître que telle et qu'elle est accomplie en nous ; vos sonnets sont des bijoux charmants et uniques, vos poèmes en prose sont du style absolu que vous leur imposâtes et d'une troublante netteté ; or, nous vous en voulons, oh si peu ! d'une chose : c'est d'avoir en reculant la ligne d'ombre vers les hautes ténèbres intellectuelles, suscité à nos esprits qui vous ont suivi quelque crépusculaire illusion d'un radieux midi ; c'est d'avoir, levant, d'un geste, nos yeux vers l'éblouissement interdit de l'absolu, d'avoir obscurci en nous le sens de la clarté.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

A en croire un *Figaro* de juillet, « le règlement du génie. — qu'il ne faut pas confondre avec le *petit traité de versification française* de Théodore de Banville — interdit par mesure d'économie de laver et de broser les planchers des casernes, *pour ne pas les user.* »

*
* *

La décoration récente et prévue de M. E. Haraucourt est appréciée comme il suit par Henri Rochefort (*Intransigeant* 29 Messidor-17 juillet): « Je croyais m'être tenu au courant du mouvement politique et littéraire de mon pays, je m'aperçois avec douleur que je me suis trompé ! En parcourant les listes de ces hommes dits de Lettres sur la boutonnière desquels le gouvernement vient d'appliquer son timbre-sec, j'ai constaté que loin d'avoir lu leurs ouvrages — s'ils en ont écrit, ce qui n'est pas démontré — j'ignorais jusqu'à leur signature. »

Il est fort compréhensible, pourtant, que le ministre de l'Instruction publique, suprême esthète des convictions bourgeoises, décore tous les ans quelques mauvais écrivains. Les dénis de justice, dans cet ordre de choses, n'en sont, il est vrai, que plus révoltants, et, si M. Bourgeois tenait à honorer le plus détestable des poètes, pourquoi a-t-il choisi M. Haraucourt (qui avait certes quelques titres !) et non M. Jean Rameau ?

*
* *

L'Eclair, qui ne recule devant aucun sacrifice, a accepté la collaboration de M. Coppée; articles surprenants écrits dans un charabia qui singe lourdement le merveilleux langage de nos faubourgs — langage peu propre à formuler la sottise.

*
* *
* * *

Nous le répétons :
S'il y a un DIEU, il n'y en a qu'un : celui de Paul Adam. (1)

*
* *
* * *

Les livres :

Promenades sentimentales, par Jean Thorel (Perrin éditeur). Au long de grand'routes blanches, entre les peupliers bourgeonnants, en l'herbe déjà tiède des talus, par la grille aux rouilles moussues d'un parc seigneurial dont les allées s'effacent; autour d'une table de ferme où fume la soupe du soir, dans la salle claire d'une auberge et jusqu'en le mystère banal de la petite ville picarde, c'est — toujours nouvelle, encore que même, en ses sourires, en ses pleurs — l'ombre du bel ange Amour, aux ailes mi-ouvertes, derniers battements d'oiseau qui se pose et prélude, déjà, au nouvel essor. Voici que, les yeux mi-fermés, ou mieux, grands ouverts sur le rêve, marche le pèlerin passionné (car ce volume-ci aurait tous droits au titre que, si inutilement et vraiment sans prétexte, M. Moréas emprunta aux éditions de Shakespeare): *passionné* par tout visage gracieux, par un geste, par un sourire, par l'idée d'un sourire, d'un geste; *pèlerin*, certes, vers l'autre étape, vers demain, vers la mer — par la sympathie (ce mot employé au sens fort que lui conserve *André Walter*), par la pitié, par le désir et toute sa douloureuse joie — vers l'Amour !

Puis encore un pèlerinage : le Rhin, les Allemagnes, Wagner et le bruissement des pins, les princes-évêques dont le geste de pierre est encore un apostolat; le pèlerin marche dans son rêve d'infinie miséricorde, vers l'Amour encore et *vers le Passé* :... « Sous le même soleil, je veux être ce chevalier, ma bien-aimée sera la châtelaine; et les pensées que nous dévoilent et nos sourires et nos regards, sont la fleur des paroles parlées que nous disons, et nous nous enivrons au parfum de ces fleurs... » Le dialogue alterne en mystique lyrisme d'un poète qui a pu dire, « si j'ai l'esprit latin, j'ai l'âme d'un german » et, ainsi : que s'aperçoivent au tournant d'une vallée les

(1) Il s'agit ici DU TITRE : DIEU

masses persistantes de deux cloîtres anciens; que se rebelle en les strophes du poète l'âme du réformateur pour reprendre au cloître l'amie et en faire son épouse; que la tour de basalte où s'isola l'enfantin blasphème des sciences persécutées rappelle la lutte indue des demi-vérités; qu'aux carrefours des hautes villes marchandes l'ambition se lève de régir les biens des hommes; qu'aux burgs hantés erre le spectre des expiations; qu'aux chaumières solitaires affaissées au ras des coteaux murmure et monte la voix ressuscitée de nos vieux pères obscurs — toutes les légendes et l'histoire, évoquées, se déroulent en le poème de ce Passé — *Patria redux*.

so« Le devoir, c'est d'installer en souveraine la bonté chez i; quelle raison aurait-on d'exister, si l'on n'était pas bon?... pour qu'il nous soit donné d'aller, d'aller toujours de l'apparence à l'âme, et de l'âme à Dieu. » Il est bon, certes, en ce mesquin tapage d'ambitions — viles au point qu'on se demande si la mendicité professionnelle n'est pas un plus noble métier que celui d'écrivassier — il est bon de sentir au tourner des feuillets, encore humides de la chère odeur des presses, le frémissement léger des émotions initiatrices fatales et non factices — De pareils livres sont de nobles actions.

L'Exorcisée. Notes sur la Société, par Paul Hervieu (Lemerre Ed.) Raffinements dialogués et discrètement descriptifs, d'un style mignard et souvent charmant, sur l'amour — adultère, naturellement. L'auteur de *Flirt* analyse, au cours des notes, le « flirtage ». Il faudrait, croyons-nous, convenir que toute observation éthique ne peut être que relative et même individuelle: une consciencieuse synthèse morale (à en admettre la factibilité) serait du dessin le plus lâche et du coloris le plus vague; l'étiquette *flirtage* n'est qu'un mot dont le sens se précise seulement selon la bouche qui le profère. Les correspondantes de M. Hervieu ont donc le droit exclusif et indéniable de définir leur propre *flirtage*.

La peur de la mort, par François de Nion (Savine Ed.) M. C. Lemonnier (avec, à la clé, 19 adjectifs, élogieux tous et mérités) incite M. de Nion à parfaire le « roman du monde »; nous ignorons ce que peut être, pour des hommes d'incom-

pétence avouée, cette hallucinante vision — dernière étoile au bas firmament naturaliste, idéal vengeur qui hante d'inassouvissables ardeurs des réalistes à bout de réalité : O ! l'homme, le roman du monde !... O ! l'homme du monde qui viendrait raconter comme cela se passe « dans la haute ! » — entend-on crier de gauche, et de droite. Oserons-nous souhaiter que M. de Nion, que l'on dit fort aimable, satisfasse, au plus tôt, cette curiosité dont nous ne voulons discuter ni la légitimité, ni la délicatesse ? En tous cas, nous nous sommes plus à lire l'histoire philosophée de M. de Feysin, et cela nous a paru une œuvre sobre, consciencieuse de structure et d'exécution, et d'une lecture fort intéressante.

La philosophie du siècle, par E. de Roberty (Félix Alcan, éd.)

M. de Roberty qui publie fréquemment en tête de la *Revue philosophique* d'excellents articles touchant à la critique des systèmes, vient d'assumer la tâche de passer en revue les spéculations métaphysiques du siècle, de signaler leurs erreurs, leurs contradictions et leurs analogies secrètes. Le *criticisme*, le *positivisme* et l'*évolutionnisme* étudiés chacun à part dans leur psychologie et leur méthode, sont mis au pied de la Logique qui dévoile leurs fautes et les condamne à se réfuter de déduction en déduction.

Très justement M. de Roberty reproche à tous d'avoir tenté de confondre la philosophie avec la science, en faisant passer celle-la pour celle-ci. La philosophie ne peut être que l'état de gestation où les connaissances humaines, encore insuffisamment vérifiées par l'expérience, attendent leur venue au monde scientifique. De la philosophie s'est déjà dégagée la sociologie qui se constitue définitivement en savoir expérimental et vérifiable. M. de Roberty l'a démontré en plusieurs ouvrages, parmi lesquels le célèbre volume de la *Sociologie*. La psychologie semble, elle aussi, sur le point de sortir de la phase embryonnaire métaphysique pour pénétrer dans la classification des sciences.

Par son traité de l'*Inconnaissable*, M. de Roberty avait démontré, en s'appuyant sur des données posi-

tives, la véracité du vieux dogme de Gorgias : « l'identité des contraires. » Il paraît vouloir appliquer cette théorie à l'étude des systèmes contemporains, en faisant toucher le rapport très réel qui existe entre les spéculations de Kant et celles d'Auguste Comte. Ne sont elles pas très parentes les deux doctrines qui aboutissent à formuler ainsi leurs solutions dernières :

« *Le monde est notre représentation.* »

« *La substance est un groupement mental de la réalité.* »

Si Kant et Comte sont considérés comme des esprits philosophiques opposés, cela tient aux apparences toutes superficielles de leurs méthodes. En réalité, le criticisme et le positivisme présentent deux démonstrations différentes d'une même vérité. Ils se ramènent l'un à l'autre. Leur contradiction est extérieure.

Quant à l'évolutionnisme, il se contente de reprendre les imaginations d'Anaximandre que propagèrent Démocrite, Empédocle, Epicure, Lucrèce, Giordano Bruno, Glisson, Leibnitz, Hobbes, Locke, Hume, La Mettrie, d'Holbach, Volney, Goethe et Kant. Darwin et Spencer ne firent que paraphraser l'*Eternel Devenir* des vieux Grecs. Cette doctrine n'a jamais pu quitter le caractère d'hypothèse.

La philosophie du siècle est une œuvre très importante dans l'évolution intellectuelle moderne. Elle indique, avec une impartialité irréprochable et un savoir exempt de faiblesses, les étapes de la pensée humaine durant les cent années qui finissent de s'écouler.

P. A.

*
* *

Une question à M. Renan, dont le scepticisme saura répondre : Lequel vaut mieux — « sucer son propre pouce » ou sucer pendant plus de cinquante ans le pouce de Hegel ?

*
* *

Les Revues :

L'Art moderne de MM. Maus, Verhaeren et Picard (Bruxelles, 32, rue de l'industrie), journal hebdomadaire, « consacré principalement au mouvement artistique belge », est

envoyé GRATUITEMENT à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'Avenir dramatique (Ad. et Réd., 10, Faubourg Poissonnière). Collaborateurs: MM. Ajalbert, Lecomte, Willy, Jean Jullien, H. Fèvre, etc. — réalisme et théâtre.

L'Art dans les deux Mondes, journal artistique des plus intéressants, cesse de paraître. Nous nous étonnons qu'il ne se soit pas trouvé un public pour une pareille publication — l'a-t-on suffisamment cherché?

Le Mercure de France (août 91) fait coïncider les fêtes de Cronstadt avec un « éreintement » puéril de la Russie; il ne suffit pas pour avoir raison de prendre la contrepartie de ceux qui peuvent avoir tort.

La jeune Belgique, que dirigeait avec tant de tact M. Valere Gille, change ds mains; directeur interimaire: M. Iwan Gilkin, 64, rue Potagère, Bruxelles.

Vient de paraître: *Vendémiaire*, revue socialiste de quinzaine.

*
* *

Nous reproduisons sans commentaires (ah! pourquoi en serait-il besoin!) les remarques judicieuses que *La Révolte* imprime dans un récent numéro à propos de son conflit avec la Société des gens de lettres. *La Révolte* qui propage parmi les prolétaires les idées politiques des littérateurs et tente d'unir les uns et les autres dans un même esprit de justice, accomplit une belle œuvre sociale à laquelle chacun devrait prêter aide. La Société des gens de lettres qui compte dans ses rangs fort peu d'artistes et beaucoup de marchands de copie, a tenu à faire prévaloir publiquement l'opinion de ces derniers. Voici le document:

« La Société des gens de lettres s'est décidée à poursuivre en contrefaçon, Grave, l'ancien gérant de la *Révolte*, aujourd'hui à Sainte-Pélagie.

« La semaine dernière paraissait dans le Bulletin des gens lettrés, en première page, caractère gras:

Avis très important

« Un petit journal de Paris, non abonné à la Société,

s'adresse aux auteurs pour obtenir des autorisations de reproduction gratuite. Nous rappelons à nos confrères qu'en donnant cette autorisation, ils s'exposent à une amende pour la première fois, puis ensuite à la radiation (art. 41 des statuts, chap. VII).

« Cette semaine, Grave reçoit l'exploit de l'huissier qui agit à la requête, dit le papier, de MM. Emile Zola, François Coppée, Guy de Maupassant, Courteline et Paul Ginisty. Il s'agit de comparaître le 13 août devant la huitième chambre correctionnelle pour s'entendre condamner suivant la loi du 19 juillet 1793 (c'est un peu vieux!) et en outre s'entendre condamner à payer la somme de 476 fr. 90, montant de l'indemnité calculée, à raison de 25 centimes la ligne.

« Dans le temps, Emile Zola qui n'était alors qu'un simple écrivain, avait donné au Supplément littéraire de la *Révolte*, pleine et entière permission pour puiser dans ses œuvres. Un jour, il lui plut de se faire recevoir membre de la Société des gens de lettres et le lendemain d'en devenir président. L'autorisation antérieure perd-elle sa valeur? La question sera au moins amusante à discuter. Les œuvres de Courteline non plus n'ont pas été reproduites sans son autorisation. Quant aux autres auteurs, il s'agit d'articles de journaux ou d'extraits insignifiants.

« La loi est la loi, et ne connaît pas de tempéraments. La littérature des gens de lettres se débite à tant la ligne, tant la page, tant l'aune, comme du drap. Il n'est pas encore arrivé qu'on y cherche une idée. Il est vrai qu'il y en a si peu dans la marchandise qu'offre cette boutique... Les écrivains indépendants ne manquent pas et c'est chez eux surtout que nous trouvons ce que nous cherchons.

« Quant à la Société, elle verra ce qu'elle tirera de son procès. Où il n'y a rien, le diable perd ses droits! »

La Conque (5^{me} liv.) — The Ballad of Melicertes, par *Algernon Ch. Swinburne*; Prière moderne, *E. Hollande*, Décor Romanesque, *C. Mauclair*; La vaines danseuses; Paul Valéry; Sonnet, *Léon Blum*; Fanes, *Ed. Fazy*; Soir de ville *Henri Berenger*; Le stigmaté, par *Pierre Louys*; ce dernier extrait de *La Vierge*, comme *Piedestal* du

mois dernier, laisse beaucoup espérer de l'œuvre prochaine de M. Pierre Louys.

*
* *

N. B. Lire le mardi dans la *Nation*, la critique bibliographique de notre collaborateur M. Bernard Lazare.

Lire dans le *Figaro*, la curieuse *enquête sur le socialisme en Europe*, série d'études par M. T. de Wyzewa.

*
* *

Dernière heure :

On nous communique la note suivante qui paraît ce matin dans *les Débats*, *le Soleil*, *la République française*, *le Figaro*, *le Temps*. Bien qu'elle nous vienne d'une source autorisée, nous la publions sous toutes réserves.

« Les cercles politiques jugent avec sévérité l'attitude
« inattendue du ministère lors de la récente grève des
« chemins de fer et sa bienveillance inaccoutumée vis à
« vis des perturbateurs. On objectera peut-être qu'un
« certain nombre d'aiguilleurs seront poursuivis et con-
« damnés aux travaux forcés et que, d'autre part, plusieurs
« bataillons de génie ont été mis immédiatement à la dis-
« position des compagnies : cela ne suffit pas. A quoi bon
« munir nos soldats d'armes perfectionnées s'ils n'en font
« point usage en des circonstances aussi opportunes. La
« précieuse expérience de Fourmies n'est pas encore déci-
« sive : elle n'a porté que sur des jeunes filles et des en-
« fants en bas âge, tandis qu'en tirant dans le tas à la
« sortie du Wauxhall, on aurait pu déterminer avec exac-
« titude la force de pénétration des balles Lebel dans la
« chair d'ouvriers mâles et adultes. Si ces essais de balis-
« tique avaient donné, comme nous avons le droit de l'es-
« pérer, un tant *pour cent* considérable de morts et de
« blessés, ils auraient rassuré à la fois les patriotes un peu
« inquiets depuis l'affaire Turpin et les gens d'ordre
« qu'une longue habitude de la fortune désigne incontes-
« tablement à la protection active et incessante du gou-
« vernement. » — P. K.

Le Gérant : B. LAZARE.

Incessamment chez Léon Vanier :

LES AMOURS JAUNES

de Tristan CORBIÈRE

Une édition des **ŒUVRES**

de RAIMBAUD

ÉPISODES

(Nouvelle édition revue et augmentée)

Par Henri de REGNIER

Vient de paraître chez Perrin et Cie :

PROMENADES SENTIMENTALES

Par Jean THOREL

Prochainement chez Kolb :

LE VICE FILIAL

Par Paul ADAM

Léon Vanier annonce :

LES CYGNES

Nouveaux poèmes (1890-91)

de Francis VIELÉ-GRIFFIN

Voyageurs ! Voyageurs !!

“ LE GODARD ”

Piano-Tricycle pour **Mendiants** et **Amateurs**
depuis mille francs

N. B. — *Le mouvement des pieds provoque la rotation du cylindre, sans supplément d'effort.*

“ LE BENJAMIN ”

MODÈLE JUNIOR

« *Je ne voyage qu'en “ **Godard** ”, et le recommande* ».
C. SAINT-SAENS.

« *Très satisfait du “ **Godard-Tandem** ”* »
CH. GOUNOD.

Spécialement recommandé pour le

PÉLERINAGE DE BAYREUTH

Agrément ! Économie !! Lucre!!!